

Dès le lendemain de son arrivée, un voyageur français regardait le général traverser le pont Saint-Ange, au pas lent de son cheval, sans uniforme, escorté de deux jeunes Français, et en voyant cette contenance, ce calme et mâle regard, on sentait, a dit ce voyageur, que ce qui passait là c'était l'honneur au service du droit.

Il crée, en quelques mois, au Saint-Père une armée.

Par un souvenir de ses guerres d'Afrique, il voulut qu'il y eût dans cette armée des zouaves : et ils ont bien porté ce nom !

Il retrouva bien vite son langage d'autrefois pour parler aux troupes : "Soldats," dit-il aux braves qui avaient fait, conduits par le valeureux Pimodan, l'exploit des grottes, "vous avez marché à l'ennemi sans compter, je suis content de vous..." Et à un bataillon de soldats étrangers— inutile de dire que ce n'était pas des Français,— qui lui paraissait moins solide : "Préparez-vous... je vous mènerai à l'ennemi sans cartouche; aiguisiez vos baïonnettes."

Mais comment décrire la prodigieuse activité qui jaillissait en mille tentatives de cet esprit infatigable, les appels au dehors, les soins de tout genre au-dedans, les précautions de la plus sévère économie, la multitude des expédients ingénieux, les rapports se succédant sur tous les services : les ingénieurs militaires et civils travaillaient à côté de l'état-major ; des cartes nouvelles étaient faites ; les questions de vivres, de manutentions, d'habillements, de tarifs douaniers étaient débattues à la fois. On abordait des projets de routes de chemins de fer, d'impôts et d'innovations administratives, dans leur rapport avec le but militaire. Un des premiers astronomes de ce siècle, le P. Sacchi, était tout étonné d'être requis au collège romain pour aller à Ancône installer un nouveau phare. On multipliait les lignes télégraphiques. Des modèles inconnus et des machines perfectionnées étaient importés de France et d'Angleterre. On construisait des casernes ; on ouvrait des hôpitaux. Tout d'un coup, un petit arsenal apparaissait avec sa petite artillerie tirée de la côte, où elle avait longtemps dormi sans affûts ; et l'on instituait pour la première fois des concours et des examens pour le choix régulier des officiers spéciaux. On pense bien que le ministre des armes secondait cette fougue administrative, et en avait sa bonne part. Le Pape aurait pu s'appliquer ces paroles du psaume : "J'ai dit au vent et à la flamme : Soyez mes ministres."

Ce n'était pas assez pour lui d'organiser l'armée : habitué par son commandement d'Afrique à mener de front les travaux civils et les opérations militaires, il parcourait les provinces pontificales, inspectant tout, ayant l'œil à tout, ranimant partout la confiance, et cherchant à faire bénir le gouvernement pontifical et le Saint-Père. On parlait quelquefois de poignard et de poison ; il ne les craignait pas plus que les balles ; et un jour qu'on l'avait averti de se défier d'un aubergiste, il le fit venir, et dit au pauvre homme en riant et en lui donnant une poignée de main : "Mon ami, on dit que vous allez ce soir nous empoisonner. C'est très-bien ; mais sachez que je viens d'ajouter pour vous un article dans mon testament, en vertu duquel, dans les vingt-quatre heures après ma mort, vous serez pendu." Le dîner fut excellent.

Infatigable, il voyageait la nuit, et travaillait le jour. "En un mois, m'écrivit un de ses aides-de-camp, nous

avons passé dix-neuf nuits, sans que le service en fut ralenti." Voilà bien "cet homme de fer" que nous avons vu.

Mais ce que je tiens surtout à dire et à constater, messieurs, et ce qu'il est nécessaire de ne pas oublier, c'est que l'œuvre qu'il était venu faire à Rome, et dans les provinces pontificales, il la fit. Organiser une armée, ranimer la confiance, intimider et réprimer au besoin les agitateurs dans les provinces que l'armée française ne gardait pas, et les préserver de l'invasion armée des bandes, telle était la mission militaire du général. Elle fut immédiatement remplie, et le but atteint. Il fut prouvé que, sans l'invasion des troupes étrangères, le Pape eût gardé ses États.

La plus grande tranquillité régnait dans toutes les possessions du Saint-Père, et quand les bandes tentèrent d'y pénétrer, le général Pimodan, d'un éclair de son épée, les avait fait faire épouvantées.

Mais ce que LaMoricière n'avait pas prévu, ce qu'un loyal soldat ne pouvait prévoir, c'est ce que le Piémont osa.

Tirons un voile sur cette infamie !

Je lisais ce matin même dans un prophète : "Pourquoi, Seigneur, n'avez-vous fait voir de si près la déprédation et l'injustice ? Tout droit, toute loi, toute foi a été foulée aux pieds. Il s'est fait là une œuvre que l'avenir ne croira pas. Les Chaldéens, nation amère et rapide à la proie, se sont abattus sur l'étendue de cette terre pour la souiller, et posséder des tabernacles qui ne sont pas à eux, *non sua*."

"Mais malheur à celui qui multiplie ce qui n'est pas à lui. Le spoliateur sera spolié à son tour ! Malheur à celui qui amasse les proies de sa cupide convoitise. Les pierres même crieront contre lui !"

De quels envahisseurs parle ici le prophète ? Des Chaldéens, ou de ceux qui s'abattirent, au mépris de toute justice et de tout honneur, sur le territoire du Saint-Père ?

Se jeter dans Ancône avec son armée, et y prolonger la lutte pour donner à l'Europe le temps d'arriver, telle était la seule opération militaire possible au général surpris. Mais les envahisseurs lui barrèrent le passage.

LaMoricière ne les compta pas. Ce n'était pas son habitude de compter l'ennemi. Certes, il eut humilié l'armée d'Afrique s'il eût rendu les armes sans combat. "Si je l'avais fait, mes anciens camarades, dit-il noblement, m'auraient renié ; j'ose dire qu'ils ne m'auraient pas reconnu."

Ils ne vous ont pas renié, général ; et après le désastre, à votre retour, nous l'avons vu, les vainqueurs de Sébastopol sont venus vous serrer la main.

Je ne raconterai pas ici, messieurs, ce que vous savez tous. Le général de LaMoricière fut là tel qu'il fut toujours. Après avoir tout ordonné, tout inspecté lui-même, et marqué l'emplacement de chaque bataillon, sous le feu de l'artillerie piémontaise, au plus fort de la mêlée, il monta la colline au galop, pénétra jusqu'à la ferme où l'héroïque Pimodan venait de recevoir sa première blessure, et lui tend la main ; puis, comme c'était son habitude en Afrique, il poussa son cheval, seul, à cent pas au-delà des lignes, en face de l'ennemi, pour juger la situation, rejoint le reste de l'armée, essaie encore d'entraîner au secours de l'intrépide bataillon des zouaves les bataillons qui n'ont pas donné ; et quand tout est perdu, écorcé, ce qu'il voulait faire avec